

Le chant des sirènes

Rosine Inspektor

Ulysse m'avait dit que nous serions en petit comité, qu'il n'avait invité que les « amis fidèles » à cette dernière soirée. Je savais qu'il ne fallait pas le croire, que c'était simplement une manière de glisser un compliment et peut-être aussi de s'assurer que je vienne, moi le misanthrope, comme il disait. Pour lui, il y avait les mondains et les misanthropes, à quoi bon chercher plus loin. Il ne s'était jamais trop soucié des nuances, ni de connaître les motivations des gens, il voyait le monde comme un spectacle. « Il n'y a rien sous les apparences », me disait-il quand j'essayais de lui expliquer la complexité des choses.

Et donc, comme prévu il y avait du monde, du beau monde même. J'aurais préféré une atmosphère plus intime, que la tristesse ne soit pas complètement noyée dans le champagne, enfouie sous les strass. Décidément, je n'avais pas le sens de la fête.

La jeune femme qui m'ouvrit la porte faillit se prendre les pieds dans sa queue de sirène. Elle se retint à moi en riant, me prit par le bras et m'entraîna à travers la foule. Elle était très grande et nous formions un drôle de couple, pensai-je, moi dans mon costume de garçon bien élevé, elle dans une tenue extravagante qui découvrait largement son buste et entravait ses pas. En

chemin nous croisions d'autres sirènes, qui s'entretenaient avec des hommes et des femmes élégants, italiens pour la plupart.

Je vis Ulysse qui parlait avec un type d'un certain âge en jean et chemise noire, et j'hésitai à me joindre à eux. La sirène attrapa au vol une bouteille de vin qui passait de main en main et me servit sans me demander mon accord. Elle voulut que nous trinquions à l'amour et à la surprise, « les yeux dans les yeux », si bien qu'avant même d'avoir plongé les lèvres dans mon verre, je me sentais délicieusement ivre. C'est elle qui prit l'initiative de prévenir Ulysse de mon arrivée.

— Voici un de vos compagnons, dit-elle pour m'annoncer.

— Ah, tu es venu, Paul. J'avais peur que tu snobes ma soirée d'adieu. Ça me fait plaisir de te voir.

Il portait un costume blanc qui accentuait la pâleur de son teint, et les cernes qui avaient longtemps contribué à son charme n'évoquaient plus à présent que la fatigue et la lassitude. Comme il avait changé en quelques mois.

— Pas mal, l'idée des sirènes, dis-je.

— C'est Barbara qui me l'a soufflée. Barbara Carlotti, vous ne connaissez pas mon grand ami Paul Labarre, je crois. Paul, tu connais Barbara en revanche, la plus grande chanteuse française du XXI^e siècle !

Le nom m'était vaguement familier. Je ne m'intéresse pas beaucoup à la chanson française, mais on finit toujours par entendre parler des gens à la mode dans mon métier.

— Bien sûr, répondis-je pour ne pas vexer mon accompagnatrice.

Ulysse avait toujours eu l'art de faire des rencontres. Dès sa création, le California Bakery avait attiré une clientèle que l'on ne s'attendait pas à voir dans un modeste café qui servait des

latte et des cheese cakes. Et même ce soir, on avait du mal à croire que c'était la dernière avant fermeture.

— Est-ce que le chant du cygne ressemble à celui des sirènes ? demandai-je à Barbara quand nous nous trouvâmes de nouveau à l'écart, délogés par de nouveaux arrivants. La question lui parut sans doute déplacée et elle ne répondit pas. Elle était du côté des fêtards, lesquels ont le don de la joie plus que de l'humour, observai-je une fois de plus.

Une jolie brune arriva au bras d'un homme habillé en dandy, veste safran, pantalon serré et grosses lunettes à monture d'écaille. Barbara les accueillit avec effusion.

— Hey, c'est la première fois qu'on s'embrasse depuis plus d'un an, non ? Vanessa, tu as une mine superbe. Vous êtes partis un peu ?

— On est allés dans les Vosges, chez des amis de Bertrand. Il a fait beau, on a marché, on a fait la cuisine. Tu sais que je m'y suis mise cette année ?

— En tout cas ça ne se voit pas. Tu es toujours aussi mince.

— Oh, tu sais, ça coupe l'appétit de faire la cuisine.

— Voilà pourquoi je ne la fais pas. Mais je devrais apparemment (elle montra comme son déguisement la comprimait à la taille). C'est une de tes créations que tu portes ?

Vanessa (que j'avais parfois vue chez Ulysse) portait une longue robe ceinturée à imprimé oriental et des escarpins. Sa fragilité contrastait avec la vigueur exubérante de Barbara.

— Oui, c'est la dernière collection. On vend très peu, je ne suis pas sûre de pouvoir continuer longtemps à ce rythme.

— Il faut attendre que les affaires reprennent.

On pouvait espérer que la pandémie était terminée cette fois, au bout d'un an et demi, mais l'explosion de vie que prédisaient

certains, un phénomène comparable à la Libération, ne s'était pas produite. Les gens n'avaient pas les moyens de consommer, l'offre était maigre et plutôt morose. Certes il y avait encore des privilégiés comme Barbara, Vanessa et Bertrand, mais même eux n'en menaient pas large. En les regardant, je me disais que je n'en verrais plus beaucoup, des femmes en talons aiguilles et des hommes en veste safran.

— Je vous prends en photo ? ai-je proposé.

Barbara se plaça entre ses amis et leur passa les bras autour du cou. Le visage de Vanessa s'était instantanément figé à la vue de l'appareil, Bertrand avait le regard perdu. Seule Barbara était vraiment présente. Dans 10 ans, cette photo aurait l'air d'en avoir 100, pensai-je, persuadé que nous étions à l'aube d'un monde nouveau. Ou peut-être que je ne serais plus là dans 10 ans.

J'allai rejoindre Ulysse, que son interlocuteur venait de quitter.

— Elle est sympa Barbara, non ? me dit-il avec sa nonchalance habituelle. En général je ne m'entends pas avec les Corses, c'est l'exception qui confirme la règle. Elle te plaît ?

— Assez. Mais tu sais que je suis avec Marlène.

— Ah oui, c'est vrai, j'oublie que tu as des principes. Ou plutôt que tu es un petit cachottier. De toute façon, ça ne me concerne plus.

— Qu'est-ce qui ne te concerne plus ?

— Tes amours, Marlène... Je note cependant qu'elle n'est pas venue.

— Elle te passe le bonjour.

Il se tut et regarda autour de lui.

— Tu as vu, pas mal la déco, hein ? C'est enfin la Californie ici, il était temps.

On avait installé des panneaux peints dans le style de David Hockney, représentant la mer, les palmiers et les surfeurs.

— Tu as oublié les requins, dis-je.

— Va voir sur la terrasse.

En effet, il y avait sur la terrasse un énorme requin en carton. Une sirène avait placé une coupe de champagne dans sa mâchoire grande ouverte et s'appuyait du coude sur la tête de l'animal, qui semblait près de vaciller.

— Attention Mademoiselle, glissa Ulysse en passant.

— Et les sirènes, elles te laissent partir ? lui demandai-je.

— Je les emmènerais bien dans mes bagages, mais qu'est-ce qu'elles feraient à Pérouse ?

— C'est vrai alors, tu pars ?

— Que veux-tu que je fasse. C'est fini, California Bakery, et il n'y a pas de travail ici pour un type comme moi. D'ailleurs il n'y a plus de travail tout court, tu sais bien.

— Qu'est-ce que tu vas faire à Pérouse ?

— M'occuper de ma vieille mère.

— C'est tout ?

— Apprendre à jouer de l'ukulélé, voir tous les films que je n'ai pas vus en 20 ans d'existence parisienne.

— Tu as des projets pour tes derniers jours ici ?

— Je voudrais visiter le Louvre pour pas mourir idiot. Tu te rends compte que je n'ai toujours pas vu la Joconde ? Si ma mère savait.

Une autre sirène, celle-ci petite, aux formes voluptueuses, se retourna :

— Si ça peut te rassurer, tu as devant toi une Milanaise qui n'a jamais vu *La Cène* de Léonard.

— On pourra y aller ensemble. Il faut que je rattrape le temps perdu. C'est décidé, j'entame une carrière d'amateur d'art.

— Ça ne te va pas, les plans de carrière.

— Je trace mon chemin pour m'en détourner, déclara-t-il sans y croire.

— Moi aussi, je viendrais bien à Milan, dis-je en les regardant tous les deux.

— Qui t'en empêche ? Rendez-vous à Milan dans un mois, ça vous va ?

— Moi je ne peux pas, dit la sirène. J'ai un tournage qui commence en mai.

— Personne ne peut jamais rien faire ici, soupira Ulysse avant d'ajouter : « Du possible, sinon j'étouffe. »

Si c'était un appel à l'aide, je n'ai pas su y répondre. Je ne l'avais jamais entendu exprimer un quelconque désarroi, je n'étais pas préparé. J'ai échangé un regard avec la sirène milanaise, elle semblait gênée elle aussi.

Il n'y avait pas seulement des artistes en vogue qui gravitaient autour d'Ulysse, mais aussi pas mal d'individus un peu paumés qui avaient trouvé un réconfort dans ce lieu insolite. Des Italiens surtout, arrivés en France depuis longtemps ou en transit, qui avaient vécu de petits boulots jusqu'ici mais que la crise risquait de faire basculer dans la pauvreté. Comme cet Enzo, en grande conversation avec une très jeune Japonaise, et qui allait mourir d'une cirrhose quelques mois plus tard. Ce soir il faisait encore le clown, et même si je ne l'aimais pas tellement, je dois admettre qu'il était drôle. Il racontait une histoire qui lui était arrivée à Paris. Un jour il était entré dans un magasin de chaussures. « Pour acheter des chaussures normales, quoi. » La vendeuse lui avait apporté une boîte de sandales pour femme en taille 42. « Et

là, je me suis dit pourquoi pas et j'ai essayé les sandales. "Elles vous vont très bien", m'a dit la vendeuse. Alors je les ai prises, et en partant j'ai entendu une dame se fâcher : "Ça fait 15 minutes que j'attends", disait-elle. La vendeuse s'était trompée, elle m'avait donné les sandales de la dame, sans sourciller. Pourtant on ne peut pas dire que j'aie l'air très féminin. J'aimerais bien, remarquez. »

De fait, j'avais toujours trouvé à Enzo des airs de travesti. Je le croyais homosexuel, avant d'apprendre qu'il s'intéressait beaucoup aux jeunes filles. Il avait ce qu'on appelle un profil romain, le nez très fort, et ses yeux semblaient maquillés même au naturel (ou bien mettait-il du mascara ?). Personne ne savait exactement ce qu'il faisait dans la vie. Du cinéma vaguement, de la figuration. Il avait un projet de film, dont il aimait parler surtout, je doute qu'il ait vraiment eu l'intention de s'y mettre. Il avait par contre une culture impressionnante. Il vivait, paraît-il, dans un appartement minuscule où les livres occupaient toute la place. À son grand désespoir, disait-il. Mais lui non plus, on ne le prenait pas au sérieux.

— Et Fabio, demandai-je à Ulysse, il n'est pas là ?

— Non, il devait avoir une soirée plus intéressante.

Je remarquai qu'avec les années, il avait acquis des manières de parler typiquement françaises, parisiennes du moins. « Il a une soirée », « il a un dîner ».... Des manières que je n'avais jamais réussi à acquérir moi-même, Parisien pourtant.

Fabio avait donc repris sa vie de noctambule. Il restait des irréductibles. Je l'avais fréquenté durant les débuts de mon amitié avec Ulysse, nous avons ensemble écumé les bars, les fêtes et les discothèques.

— Pas très chic de sa part, dis-je faute de mieux.

On dansait maintenant sur une chanson qui me plaisait et m'agaçait à la fois, par sa frivolité toc et pourtant pleine de fraîcheur. Une voix de femme bien timbrée, suave, mûre, répondait à une voix d'homme un peu en retrait. Barbara Carlotti vint nous retrouver sur la terrasse (m'avait-elle cherché ?) et m'invita à danser, l'air de rien.

— Vous savez qui chante ? me demanda-t-elle.

— Non.

— C'est moi. Et le type, c'est Bertrand.

Elle n'attendait pas de commentaire, elle voulait juste qu'on danse. Bien que toujours sanglée dans sa queue de sirène, elle s'en tirait beaucoup mieux que moi, qui tentais d'imiter ses pas au lieu d'y répondre. Mon application l'amusait, sa gaieté dissipait l'humeur sombre dont je n'arrivais pas à me défaire depuis mon arrivée. J'avais confié mon appareil photo à Ulysse qui nous prit, Barbara et moi, au moment où elle m'embrassait. Quand je revins vers lui, il me tendit l'appareil en souriant.

— Pourquoi tu as pris cette photo ?

— Je ne sais pas. Tu sais toujours, toi, pourquoi tu prends une photo ?

— Non. Mais là, c'est une situation particulière.

— C'est ma soirée d'adieu, oui.

Il me servit une coupe de champagne et nous trinquâmes. Je n'avais pas idée de l'heure, il était tard sans doute mais il faisait encore bon sur la terrasse. Des gens partaient, d'autres arrivaient, de moins en moins nombreux. Nous nous taisions, Ulysse et moi, tandis qu'une nouvelle chanson démarrait, sur une musique douce et planante :

Siamo solo conchiglie

Sparse sulla sabbia

Niente potrà tornare

A quando il mare era calmo¹

— Le chanteur, c'est Andrea Laszlo de Simone, m'apprit-il. Tu vois, le jeune homme là-bas qui ressemble à Frank Zappa ? C'est lui.

Quand je me décidai enfin à partir, Ulysse me prit dans ses bras et me promit de m'appeler avant son départ. « On se fera une petite sortie, d'accord ? »

Une fois dehors, je me répétais cette phrase : « On se fera une petite sortie. » Comme si la vie continuait comme avant, avant cette sinistre année 2020.

En rentrant à pied chez moi, je reconstituais le cours de mon amitié avec Ulysse. Nous nous étions rencontrés au début des années 2000, à Pérouse, dans le jardin devant l'église San Angelo. J'étais venu spécialement de Paris pour assister à un mariage, en qualité d'ami et de photographe. Nous avions sympathisé et il m'avait demandé de le prendre en photo avec sa « fiancée », une Finlandaise dont il avait fait la connaissance cet été-là. J'avais un appareil argentique à l'époque. Nous étions tous très jeunes, trop pour nous rendre compte de la splendeur autour de nous, celle du ciel et du paysage. Ulysse ne rêvait que de quitter sa ville natale, trop petite, trop connue. Il voulait venir à Paris, ce qu'il fit quelques mois plus tard. Je les hébergeai, lui et Léna, le temps qu'ils trouvent un studio, près du métro Tolbiac. Il avait un peu d'argent, dont je n'ai jamais su la provenance, qui lui permit de racheter un restaurant en faillite et de fonder le California Bakery. Il avait trouvé le nom dans un

¹ Nous sommes seulement des coquillages
Eparpillés sur le sable
rien ne sera plus jamais
comme quand la mer était calme

roman américain acheté sur les quais – il achetait des livres au hasard, en français ou en anglais. Un Italien qui ouvre un café d’inspiration américaine à Paris, quelle idée. Dans un quartier bien peu séduisant alors, mais qui lui avait tout de suite plu. Et très vite, les gens étaient venus, pour prendre un café, déjeuner en semaine, manger un gâteau l’après-midi. Avec Léna, ils avaient une passion pour la pâtisserie. Ils faisaient des concours de brownies, de muffins, de cheese cakes, et parfois Léna inscrivait à la carte une spécialité finlandaise, Ulysse une torta al limon. Quand Léna est tombée enceinte, ils ont déménagé dans un deux-pièces, toujours dans le 13^e. Les affaires marchaient bien, ils avaient l’air très amoureux. Cette période a duré une dizaine d’années, jusqu’à leur séparation. Ensuite Ulysse a continué à mener la grande vie, mais je sentais bien que le cœur n’y était plus. Il avait renoncé au projet d’écrire dont il m’avait parlé autrefois. Tout ce qui comptait maintenant, c’était d’être un exemple pour sa fille. D’ailleurs, le California Bakery avait de plus en plus de succès, les serveuses étaient de plus en plus nombreuses, de plus en plus jolies, les clients de plus en plus select. Nous étions devenus très proches, moi le taciturne et lui le flamboyant, personne ne comprenait ce qui nous liait si fort. Pour rire nous disions que c’était parce que nous nous étions rencontrés à un mariage – « nous deux, c’est pour la vie. » Mais je crois, sérieusement, que cet après-midi dans le parc San Angelo nous tenait encore en son pouvoir, 20 ans après.

J’arrivais au pont d’Austerlitz lorsque j’aperçus la silhouette du chanteur, Andrea. Il n’avait pas dû prendre le même itinéraire que moi, je l’aurais remarqué. Il me reconnut malgré l’obscurité, nous fîmes un bout de chemin ensemble. « J’aime me promener la nuit au bord du fleuve », dit-il après un long silence. Il ne dit

pas « au bord de la Seine », et j'eus l'impression qu'il lui était indifférent d'être à Paris, à Rome ou à Londres. Il donnait une série de concerts en France, son hôtel était situé à Bastille, dans une rue voisine de la mienne. Nous nous séparâmes au point du jour. Arrivé chez moi, j'ouvris doucement la porte de la chambre pour ne pas réveiller Marlène. Puis je restai un moment auprès d'elle à la regarder dormir.

L'auteure

J'ai étudié les lettres et les langues (l'anglais et l'allemand en particulier), j'ai un peu voyagé et suis devenue traductrice. J'ai écrit des fragments, des récits, et plus récemment des nouvelles, dont celle-ci qui fait partie d'une série de textes obéissant à des contraintes, dans la lignée de l'Oulipo.